

Ethique : grandes pensées et problèmes contemporains

Nicolas Auffray, Rennes, France

1. Introduction

1.1. Une question de termes

Dans le domaine de la morale, on emploie deux termes dont la différence est infime, celui d'éthique et celui de morale. En général, le mot éthique est considéré comme plus moderne que celui de morale qui renvoie à la conduite individuelle pour les uns et au contraire pour les autres aux règles sociales.

Ethique vient de « éthos » en grec qui signifie les mœurs et morale vient du latin « mores » qui veut également dire les mœurs.

Il est important d'établir une distinction essentielle entre science et éthique, différence qu'on pourrait élargir à la différence entre savoir et sagesse.

1.2. Science et éthique

La science vise le savoir et la certitude tandis que la philosophie cherche la sagesse. La sagesse est l'aboutissement d'un cheminement personnel et subjectif alors que, considéré de manière globale, le savoir scientifique est défini comme la somme des connaissances reconnues comme vraies. Idéalement le scientifique cherche à atteindre la vérité et à étendre les connaissances. Le philosophe, lui, vise la découverte de soi et la recherche de la vérité humaine. On voit ainsi apparaître deux objets différents : la réalité pour la science et l'humanité, en tant que tout et comme ce qui est présent en chaque homme, pour la philosophie. On dit fréquemment que la philosophie est une science humaine c'est à dire qu'elle est une forme de savoir qui ne peut répondre aux critères de vérité et de vérifiabilité des sciences dures comme la chimie ou la physique. Comme la sociologie, l'anthropologie, la psychologie ou l'économie, la philosophie n'a pas la même force que les sciences dures en ce qui concerne la vérité de ses découvertes parce que celles-ci ne sont pas vérifiables par un processus méthodologique défini, précis et implacable comme c'est le cas dans les sciences dures.

De là on voit la différence essentielle entre la philosophie, et donc l'éthique qui en est un des éléments, et la science. Aussi bien il existe en science des vérités incontestables, résultat d'un

processus méthodologique défini, aussi bien en philosophie toutes les vérités peuvent être mises en cause ou interrogées.

L'éthique, de même, est hermétique à toute certitude définitive. Elle a pour but d'établir les critères d'une vie bonne mais en aucun cas les principes ou maximes d'action ne peuvent s'imposer de manière objectivement incontestable. En effet, la réalité dont on parle en éthique est l'homme avec tout ce qu'il a de complexe, d'imprévisible, d'incertain et de mouvant.

Aucun individu n'est en effet jamais complètement le même : le temps le fait évoluer, de même que les événements auxquels il est confronté, son histoire personnelle, le poids de son vécu, de ses souvenirs. Il évolue également selon la manière dont il se reconsidère perpétuellement comme à la fois identique à lui-même et différent.

Ainsi il n'existe pas de science éthique. Pour tout philosophe ce terme de « science éthique » sonne comme un barbarisme. Certains ont tenté de bâtir une science philosophique, un savoir objectif comme le fit Hegel mais cela a toujours contribué à enfermer l'homme dans un système, à oublier son imprévisibilité, son caractère subjectif insaisissable et surtout sa liberté. En gros tout ce qui le différencie des machines et des ordinateurs.

En éthique il est ainsi impossible de définir des règles de conduite définitives. Il n'existe pas de règles de conduite fiables à 100%. Il est fondamental de comprendre cela avant d'appréhender les pensées des différents philosophes en éthique. Nul n'est en mesure d'apporter de solution toute faite, chacun propose une interprétation du réel et des principes et règles particulières pour agir. A moins d'être un dieu, personne en philosophie n'a complètement raison aussi bien, comme le dit Aristote, que personne n'est totalement dans le faux. Chacune des théories que nous allons étudier possède donc sa part de vérité.

En philosophie, et donc également en éthique, le maître mot est le questionnement, le point d'interrogation est le symbole du comportement philosophique. Il permet de mettre à défaut les idées franchement incohérentes ou non tenables. Il libère alors des préjugés et des pensées toutes faites, et permet à l'individu, grâce à la réflexion, de développer un regard perçant et lucide sur les choses. La force de l'interrogation révèle l'importance en philosophie du doute et de l'absence de certitudes définitives malgré la quête toujours inassouvie de la vérité. C'est aussi ce paradoxe qui fait le sel de l'exercice philosophique.

Si l'éthique n'est pas une science en ce que nous ne pourrions jamais découvrir de règles de conduite assurées et éternellement vraies, chaque individu doit alors réfléchir personnellement à son idéal, à sa vision du monde juste et sa conception de ce qui est bien. Personne ne détient la vérité en éthique, l'unique exigence pour les individus dont les actes peuvent poser des questions éthiques est d'être en mesure d'argumenter sur leurs choix, d'avoir de bonnes

raisons d'agir et d'être capable d'en rendre compte devant la collectivité, devant la société voire même devant l'humanité présente et future dans des cas de bioéthique comme pour le clonage ou la manipulation génétique par exemple.

Il importe maintenant de revenir sur les grandes pensées philosophiques en éthique. Cela permet d'avoir des jalons pour aborder les problèmes éthiques contemporains. A partir de Socrate et Platon, les pères de la philosophie jusqu'aux philosophes éthiciens contemporains les plus influents. Un grand nombre de philosophes s'interrogent sur la nature de l'action bonne, quel en est le fondement... Il s'agit au travers de cette *nuée* de philosophes d'identifier ceux dont les pensées semblent à la fois les plus pertinentes et les plus intéressantes. Ce sont celles qui ont un écho jusqu'à nous, jusque dans nos vies quotidiennes et celles qui ont influencé notre culture et notre manière d'aborder la réalité.

Nous étudierons ensuite, grâce aux concepts mis en lumière quelques-uns des problèmes contemporains auxquels nous sommes en éthique confrontés aujourd'hui.

2. Les grandes pensées

2.1. Socrate et Platon

Socrate est le personnage fondateur de la philosophie occidentale en tant qu'archétype du philosophe. Il a été notamment mis en scène par Platon dans ses Dialogues. Sans Platon, nous n'aurions pas eu connaissance du Socrate tel que nous le concevons aujourd'hui. Socrate qui a vécu au 5^{ème} Siècle avant Jésus-Christ à Athènes n'a en effet laissé à la postérité aucun texte écrit de sa main.

Pour Socrate et Platon, le bien est hors de la réalité sensible, il est inaccessible pour les êtres réels, il se trouve dans le monde des idées, dans le suprasensible. Ce concept de bien suprême, supérieur à tout ce qui se trouve dans le monde réel constitue une première base importante dans l'éthique. Ce concept suppose d'une certaine manière une supériorité de l'éthique vis-à-vis de toutes les autres disciplines. Derrière les apparences fluctuantes, il existerait ainsi une réalité qui serait éternelle, affranchie de toutes les contingences temporelles et spatiales et accessibles par la vue de l'esprit. Cette réalité, où, pour Platon et Socrate, existent le Vrai, le Beau et le Bien, l'homme peut l'atteindre par la réflexion, la dialectique et la recherche attentive de tout ce qui est commun aux divers éléments du réel sensible.

Dans le *Ménon* de Platon, le personnage de Socrate affirme que la vertu, qualité éthique par excellence, ne peut pas s'enseigner. On peut la découvrir par soi-même mais personne ne peut

transmettre un savoir éthique aux autres par l'enseignement. Il n'existe pas pour Socrate de recette à appliquer pour bien agir, c'est se fourvoyer de croire le contraire. Il prend dans ce texte l'exemple de Périclès, le grand homme politique athénien, l'homme de vertu reconnu comme tel par tous. Son fils, Alcibiade, malgré tous les conseils et l'exemple de son père n'a pas réussi à devenir lui-même vertueux. L'exemple ne suffit pas, les conseils non plus, devenir vertueux est en conclusion un travail personnel, une recherche individuelle. Et La Raison est, en réalité, à trouver par chacun en lui-même.

2.2. Aristote

Aristote a été l'un des disciples de Platon, celui qui a eu le plus d'influence dans l'histoire des idées. Par son influence sur la pensée occidentale, il est en effet, avec Socrate et Platon, le troisième grand philosophe de l'époque grecque. Aristote prend à bras le corps le problème de l'éthique, la question de savoir ce qu'est le bien, ce qu'est l'action bonne et ce qu'est la vertu. A l'inverse de Platon, il ne cherche pas le bien hors du monde mais au cœur de la réalité quotidienne. C'est essentiellement dans l'*Ethique à Nicomaque* qu'il développe ses théories éthiques.

Pour Aristote, une action est bonne lorsqu'elle est la conclusion de la délibération de l'homme vertueux. Son point de vue, ancré dans le réel, l'amène à décrire différents types d'individus et les différentes vertus que sont la prudence, le courage, la justice, la tempérance ou encore l'amitié, fondement selon lui de la vie harmonieuse de la cité. Pour Aristote, il existe ainsi une forme d'homme idéal, une excellence qui serait l'homme possédant toutes les qualités morales à leur plénitude, à leur niveau le plus élevé de perfection, c'est celui qu'il appelle l'homme magnanime.

La morale chez Aristote est avant tout l'affaire de l'homme prudent. On devient un homme vertueux avec le temps et la part de chance n'est pas à exclure. Aristote considère de plus que c'est en étant vertueux, en agissant de manière bonne que l'on accède au bonheur. La vertu mène à l'état suprême qu'est, selon lui, le bonheur. Ethique du bonheur via l'excellence morale acquise grâce aux vertus, qu'on appelle « arété » en grec, son éthique est ainsi considérée comme une éthique arétique (une éthique des vertus).

Pour vivre de manière heureuse, il faut ainsi être un homme prudent et vertueux, seulement tous les individus ne peuvent le devenir (les esclaves, les femmes par exemple, ne peuvent pas le devenir pour Aristote). Le bonheur et la vertu peuvent s'enseigner mais uniquement aux meilleurs, la vertu aristotélicienne est aristocratique. La finalité de l'éthique est le bonheur, un

bonheur qui n'est possible que dans une cité, dans une organisation politique démocratique au sens antique du terme.

Le bonheur est accessible à partir du moment où l'on peut agir de manière prudente, en pesant ses choix avec lucidité et expérience. L'homme est par nature, pour Aristote, un animal raisonnable et en devenant prudent l'homme parvient à vivre heureux puisqu'il vit en conformité avec sa nature d'être raisonnable. L'éthique d'Aristote est finalement une éthique de la prudence et du bonheur où les actes doivent s'adapter aux circonstances pour être bons.

2.3. Stoïcisme, Epicurisme et Cynisme

Contemporaines d'Aristote, trois écoles de pensées de l'Antiquité ont traversé les siècles pour nous parvenir presque intactes : le stoïcisme, l'épicurisme et le cynisme. Ces écoles ont en commun d'avoir la même source d'inspiration, Socrate, la figure du sage athénien qui tentait de mettre sa vie en adéquation avec ses pensées pour atteindre, justement, la sagesse. Leurs influences ont été diverses par la suite mais ces pensées restent importantes dans la philosophie pratique. Le but ultime de toutes ces doctrines est l'*eudémonia*, c'est-à-dire le bonheur que l'homme trouve en accomplissant sa nature.

2.3.1 Les stoïciens

Les stoïciens d'abord considèrent que nous vivons dans un univers sur lequel l'individu n'a pas réellement prise. Les grands stoïciens sont Epictète l'esclave et, plus tard, Marc-Aurèle, l'empereur romain. Le stoïcisme est un cosmopolitisme, le stoïcien se considère ainsi comme citoyen du monde en faisant fi des lois conventionnelles, c'est au sein de l'humanité raisonnable que l'homme s'épanouit. Peu importe la classe sociale pour les stoïciens, derrière les fonctions des uns et des autres, il y a toujours des hommes qui peuvent ainsi atteindre le bonheur.

Pour les stoïciens, vouloir agir pour modifier le cours du monde entraîne le malheur et l'éloignement de toute possibilité d'être heureux. L'homme ne peut rien pour changer l'ordre des choses, l'ordre de l'univers. Sa volonté individuelle n'a absolument aucune prise sur le destin de l'univers. Si justement il existe un ordre des choses, l'homme doit agir et tendre vers le but que la nature lui fixe. L'homme, dans cette philosophie prônant l'ascèse, doit vivre en acceptant l'ordre des choses, la fatalité, il doit même se mettre en accord avec la nature et apprendre à suspendre son jugement. Et c'est de cette manière qu'il atteindra l'absence de troubles, que l'homme, grâce à sa volonté, peut atteindre. L'homme est vraiment libre pour le stoïcien quand il accepte de soumettre sa volonté au destin et à l'ordre du monde. En

affirmant la place du destin, les stoïciens ont permis à cette idée de destin, de *fatum*, de prendre une place importante dans la pensée occidentale. Tout individu, quel qu'il soit, est ainsi égal aux autres face au destin qu'il est libre ou non d'affronter ou d'admettre. L'attitude stoïque consiste à accepter l'ordre des choses plutôt que de perdre ses forces à lutter contre ce contre quoi on ne peut lutter. C'est une attitude de résignation, de conformité au sort que l'on subit. Epictète, dans son *Manuel*, résume ainsi la pensée stoïcienne : « Ne demande pas que ce qui arrive arrive comme tu veux. Mais veille que les choses arrivent comme elles arrivent, et tu couleras des jours heureux. »

Cette doctrine a eu une réelle influence sur le christianisme ancien, même si ce dernier s'en est défendu. Elle a constitué un terreau fertile à la pensée religieuse chrétienne, elle défend, en effet, une conception universelle de l'homme et appelle à une acceptation d'un ordre des choses que traditionnellement tout monothéisme justifie par la volonté divine. Le stoïcisme constitue ainsi la parfaite passerelle entre la pensée grecque et la pensée occidentale chrétienne des premiers siècles de notre ère.

2.3.2. *Les épicuriens*

Les épicuriens sont quant à eux ceux qui ont les plus été caricaturés. On les a accusés d'être les tenants du plaisir, de la course à la satisfaction immédiate. On associe souvent le terme d'épicurien à celui de libertin. La doctrine d'Epicure, fondateur de l'épicurisme, est en réalité bien différente de ce qu'on appelle l'hédonisme. Cette éthique est certes une éthique du bonheur par le plaisir mais si c'est par le plaisir que l'homme peut être heureux, c'est surtout l'absence de souffrances qu'il doit rechercher. Epicure souligne que ce n'est pas en se laissant entraîner dans une course frénétique à la satisfaction de tous ses désirs que l'homme accède au bonheur. L'idéal est ascétique : le sage épicurien doit se satisfaire de plaisirs naturels et nécessaires comme la satisfaction de la faim ou de la soif. L'épicurisme enseigne également à agir de manière libre. Rien ne sert en effet, nous dit Epicure, de souffrir pour des choses sur lesquels nous ne pouvons avoir d'emprise - ainsi de la crainte de la mort et de la peur des dieux -, ce serait une entrave à notre liberté et à notre possibilité de vivre de manière sage. En effet, rien ne sert de craindre les dieux, rien ne sert de craindre la mort puisque nous n'avons absolument aucun pouvoir sur eux.

S'inspirant de Démocrite et de la pensée atomiste, l'épicurisme développe l'idée qu'existe une part de hasard, d'incertitude dans l'univers qui est physiquement composé d'atomes. Tous les êtres sont, pour les épicuriens, composés d'atomes. Et les pensées et l'esprit sont constitués d'atomes plus petits que ceux qui composent la matière circulant dans le monde. Epicure et

les épicuriens sont ainsi matérialistes et ils parviennent à bâtir une éthique du bonheur et de l'absence de troubles en conformité avec la conception qu'ils se font de l'univers, constitué d'atomes et d'incertitude.

2.3.3. *Les cyniques*

Les cyniques offrent une vision radicale de l'éthique. Ils cherchent, comme les stoïciens et les épicuriens, le bonheur mais par la recherche du bonheur individuel. Mais celui-ci est accessible à condition de suivre la nature et de se détourner de tout ce que les hommes ont mis de faux et d'illusoire sur cette terre, ce qui constitue des parasites à la possibilité de devenir sage et heureux. Le cynique n'écrit pas, il agit. Il met en cause les conventions sociales, les préjugés, les idées pompeuses, la culture traditionnelle et la recherche théorique, son but étant de libérer ainsi l'individu de toute entrave à sa volonté de vivre en conformité avec sa nature et ses instincts. Le philosophe cynique par excellence est Diogène de Cinoppe, connu pour dormir dans son tonneau à Athènes. Il nous est revenu de nombreuses anecdotes savoureuses sur lui et d'autres cyniques, l'une d'elles est particulièrement significative. Diogène à Athènes prend le soleil sous un arbre alors qu'Alexandre Le Grand, l'empereur, se promène avec sa cour dans la ville. Alexandre s'approche de Diogène lui cachant le soleil et il propose à Diogène : « Demande-moi ce que tu veux, j'exaucerai ton vœu. » Diogène lance alors au souverain : « Tout ce que je veux, c'est que tu t'ôtes de mon soleil. » L'anecdote est significative du cynique qui ne respecte rien de l'ordre social, qui refuse les faveurs de l'empereur, qui rejette ainsi tout ce qui n'est pas naturel. S'il dérange c'est, selon lui, parce qu'il révèle l'homme dans sa vérité.

2.4. Kant

Avant Kant et les philosophes des Lumières, les Pères de L'Eglise ont défini l'éthique en fonction de la Bible, cherchant comment agir en suivant la volonté divine, Spinoza a écrit *L'Ethique*, Descartes s'est préoccupé de questions morales. Mais c'est surtout à partir des Lumières et principalement de Kant que les questions d'éthique ont été traitées d'une manière décisive, influençant jusqu'à aujourd'hui les problèmes que l'on se pose en morale.

Emmanuel Kant est une référence inévitable dès que l'on aborde aujourd'hui les questions éthiques. Et il a cherché à fonder la morale de manière absolue et définitive.

Il est avant tout question chez lui de raison plutôt que de bonheur, à l'inverse des éthiques de l'Antiquité. En privilégiant la raison, il s'inscrit au cœur des problématiques du 18^{ème} et du

19^{ème} Siècles, à l'époque où l'homme par la science étend sa connaissance pour se rendre maître de la nature. Mettant en avant la raison en l'homme, Kant a une place prépondérante dans la réflexion éthique contemporaine.

L'éthique Kantienne est, en fait, une éthique du devoir. Agir moralement c'est agir en conformité avec la loi morale présente en chacun d'entre nous. Aucun être humain ne peut s'y soustraire. L'homme, comme pour Aristote, est un être de raison mais selon Kant c'est elle qui lui dicte sa conduite, la raison est comme une voix qui parle en chacun d'entre nous. L'éthique de Kant est une éthique déontique ou déontologique (du grec « déon », signifiant le devoir) à l'inverse des éthiques eudémonistes qui, elles, visent le bonheur.

Dans *La critique de la raison pratique* et *Les fondements de la métaphysique des mœurs*, Kant met en lumière les trois impératifs catégoriques qu'il faut en éthique suivre de façon inconditionnelle puisqu'ils sont directement dictés par ce que nous avons de plus élevé en nous, la raison : 1- « Agis toujours de telle sorte que la maxime de ton action puisse être érigée en loi universelle » 2- « Agis toujours de sorte que tu sois à la fois le législateur et le sujet de la loi morale » 3- « Agis toujours de sorte que tu considères l'humanité en toi comme chez les autres jamais uniquement comme un moyen mais toujours en même temps comme une fin ».

Il n'est jamais question de circonstances, ces trois impératifs ne sont pas discutables. Ils sont catégoriques et l'homme ne doit jamais les mettre entre parenthèses, ils sont ainsi universels. Pour être autonome, c'est-à-dire au sens strict agir selon la loi que l'on s'ait prescrite, il faut les appliquer. Mais dans la réalité, la loi morale énoncée par Kant est inapplicable. Il en a conscience mais affirme néanmoins que nous devons nous y soumettre en tant qu'êtres de raison appartenant à l'humanité et dépassant à ce titre justement la réalité sensible. Ce point qui a fait naître de nombreuses critiques illustrées par la formule de Charles Péguy : « La morale de Kant a les mains propres mais elle n'a pas de mains. »

Dans les cas de mensonges, d'expérimentation sur les hommes, la morale kantienne peut toutefois se révéler d'une puissante pertinence en vue d'agir de façon acceptable moralement puisqu'elle offre un argumentaire solide et convaincant qui inspira la pensée occidentale et que l'on retrouve notamment au cœur même de la philosophie des droits de l'homme.

2.5. L'utilitarisme

A l'opposé ou presque de la morale kantienne, on trouve morale utilitariste très influente dans les pays anglo-saxons notamment. Avec la morale d'Aristote et la morale kantienne, l'utilitarisme est la troisième doctrine essentielle dans l'éthique contemporaine. Souvent contestée, elle est, dans notre monde où le discours religieux a cessé d'influer réellement sur la pensée, d'un secours important. Elle concilie en réalité l'idée courante que l'on se fait de l'humanité et la nécessité de s'adapter aux circonstances pour agir de manière bonne. Elle est, comme la morale d'Aristote, une morale téléologique, c'est à dire en vue d'une fin (télos en grec signifie le but, la finalité), cette fin étant le bonheur. Ainsi elle se distingue de l'éthique kantienne qui est déontique ou déontologique.

Théorisé par Jeremy Bentham et John Stuart Mill au 19^{ème} siècle, l'utilitarisme est issu de la tradition anglo-saxonne. La morale utilitariste est fondée sur l'idée de maximisation du bien au sein d'une société démocratique donnée. Pour l'utilitarisme, une action est bonne dans une société lorsqu'elle est par ses conséquences moins mauvaise que l'action contraire. Le bonheur est ainsi à considérer de manière globale et c'est, dans une société où les individus sont libres, l'intérêt du plus grand nombre qui prime. Si dans la société une action nuit à moins de personnes qu'elle ne profite à d'autres, si ces derniers sont donc plus nombreux, alors l'action est considérée comme éthiquement bonne. On juge ainsi du point de vue de la conséquence des actes plutôt que sur les actes eux-mêmes. La fécondation *in vitro*, par exemple, est d'un point de vue utilitariste une avancée scientifique qui est plus utile que nuisible pour les individus qui constituent la société. Qu'un couple qui ne peut avoir d'enfants naturellement puisse en avoir grâce à une évolution technique est en effet plus utile que nuisible à la société. Autre illustration : L'avortement. Il permet aux femmes de pouvoir vivre une vie où elles ne subissent plus les normes asservissantes de la société et de la nature mais où elles peuvent vivre de manière autonome. Le gain est ainsi une libération réelle d'une très grande partie de la population, la perte est la suppression d'individus potentiels qui bien entendu ne va pas sans souffrance. Cette morale du bien-être général, malgré les critiques qu'elle engendre en Europe notamment, reste une valeur sûre en éthique lorsqu'elle repose sur l'idée de la maximisation du bien.

L'utilitarisme traditionnel suppose une nature humaine bonne, qui tend naturellement à être bonne. Et il a constitué une grande avancée en éthique en évoquant l'idée du bonheur du plus grand nombre à une époque où l'idéal démocratique n'était pas encore répandu. D'ordre pragmatique, c'est une éthique qui n'a pas besoin de se reposer sur une instance divine ou suprasensible pour rester pertinente, ce qui, malgré ses limites, en fait une doctrine de

référence car applicable dans toutes les sociétés démocratiques où règne la liberté de penser et de conviction.

2.6. Nietzsche

Nietzsche, philosophe souvent occulté en éthique et en bioéthique, est assez incontournable dans la mesure où il ouvre des perspectives originales pour la morale. Il fait, selon ses propres mots, de la philosophie à coups de marteau. Il remet en cause les valeurs morales traditionnelles dans des ouvrages éclairants et superbement écrits aux titres évocateurs comme *Par-delà le bien et le mal*, *La généalogie de la morale* ou encore *Ainsi parlait Zarathoustra*, une sorte de tentative de 5^{ème} évangile. Ces ouvrages sont importants dans la réflexion éthique dans la mesure où ils questionnent la notion même de morale et particulièrement notre morale traditionnelle, principalement issue du christianisme. Pour lui, face à une morale de l'asservissement de l'homme au nom d'une instance supérieure, Dieu, une morale du ressentiment et du remord qui ont pour origine des instincts de soumission présents en chacun d'entre nous, il est, pour Nietzsche, essentiel de créer individuellement nos propres valeurs. Sa règle éthique, il la formule dans *Le gai savoir* en une maxime « Deviens ce que tu es ». Vertu, action bonne et charité sont remises en question dans la mesure où elles entravent le mouvement de chaque homme vers son propre épanouissement.

Nietzsche explicite cette thèse dans le texte « Les trois métamorphoses » dans *Ainsi parlait Zarathoustra*. L'homme, selon lui, doit passer par trois étapes dans son évolution personnelle pour justement devenir ce qu'il est en réalité. La quête de soi est ainsi un travail personnel difficile, ardu et exigeant mais nécessaire afin de se départir des idées reçues, des pressions sociales et des pensées qui nuisent à la volonté de vivre. D'abord docile l'homme est comme le chameau, celui qui plie sans rompre sous une charge lourde, celle du péché et du ressentiment. Il fait comme tout le monde, il suit le troupeau – référence chez Nietzsche à la métaphore du berger, du troupeau et de la brebis égarée présente dans le *Nouveau Testament*. Vient ensuite la métamorphose en lion. Le lion lutte contre un dragon qui porte sur chacune de ses écailles les mots « Tu dois ». Allusion ici à la morale kantienne et au christianisme. Le lion combat et triomphe du dragon en affirmant « Je veux ». Ce sont les valeurs morales millénaires qui sont attaquées par le lion, valeurs qui engendrent la soumission de l'individu, soumission sociale et surtout intérieure. Toutes ces valeurs qui plongent l'homme dans le ressentiment, la haine de soi et la négation de sa volonté de s'épanouir. L'homme doit alors créer des valeurs nouvelles, ses propres valeurs pour agir en conformité non avec la loi qu'on lui a imposée mais avec les puissances vitales présentes en lui. Il s'affranchit, en tant

qu'individu de l'esprit de troupeau et des valeurs imposées par la force et l'usure par la tradition. L'ultime métamorphose est alors celle qui le fait redevenir enfant, l'innocence même pour qui le ressentiment est inconcevable. Il crée et façonne alors son propre monde. Tel est l'idéal de Zarathoustra pour les individus, l'idéal de ce héros, sorte de nouveau messie - l'opposé apparent de Jésus-Christ - qu'a créé Nietzsche dans cet ouvrage.

La morale pour Nietzsche est donc essentiellement une affaire individuelle. Ce subjectivisme radical est réellement profond et mérite vraiment qu'on s'y attarde tant il est pour chacun formateur. Par ailleurs, Nietzsche va jusqu'à mettre en cause la notion même de subjectivité. Subjectivité entendue comme intériorité car pour Nietzsche le corps et l'esprit ne sont pas deux entités mais une seule formant l'individu. Pour toutes ces raisons, il serait malhonnête d'utiliser en morale Nietzsche comme un repoussoir, ce serait le méchant relativiste, emblème de l'époque contemporaine post-moderne. Il nous oblige en réalité à un véritable retour sur soi, sur les valeurs que l'on nous a enseignées souvent à notre insu depuis notre jeunesse. Trop facilement caricaturé en nihilisme, ce que Nietzsche déteste le plus en réalité parce que le nihilisme n'est que la conséquence des valeurs bourgeoises qui étouffent l'être profond de l'individu, son éthique nous incite à la connaissance de nous-mêmes et à créer nos propres valeurs morales.

2.7. Emmanuel Levinas

Parmi les philosophies contemporaines dont les concepts pourront être utiles, celle de Levinas a amené à l'éthique ce qu'on appelle la théorie du visage. Emmanuel Levinas est un philosophe français du 20^{ème} Siècle qui explicite, dans un petit ouvrage d'entretiens *Ethique et Infini*, sa théorie fondamentale de l'autre et du visage. Cette théorie met l'autre au centre des préoccupations de l'individu. Selon lui, c'est au travers du visage d'autrui que je vois la morale, le visage est, selon Levinas, le lieu originel de l'éthique. En regardant quelqu'un en face, je quitte toute perspective individualiste. Il se produit un évènement décisif. En effet, dans le visage de l'autre, je vois une transcendance, l'absolu, je vois son absolue différence vis à vis de moi-même ainsi que sa faiblesse. L'infini, apparemment inaccessible, que l'on peut imaginer dans l'espace, existe en l'autre, et là il a un caractère encore plus fascinant. Car ce que je vois dans le visage de l'autre, c'est l'humanité et ce hors de toute circonstance. Dès lors je sais que l'éthique commence là, dans le visage de l'autre. Agir de la meilleure manière possible, c'est agir en fonction de l'autre, de sa faiblesse qui transparait dans son visage. L'idée de l'éthique liée à la proximité de l'autre et de sa faiblesse a une portée considérable,

comment en effet agir de façon inconsidérée lorsque je me rends compte de la faiblesse et du caractère absolu de l'être humain ?

2.8. Jean-Paul Sartre

La question du choix, question éthique aujourd'hui essentielle, a été conceptualisée par Jean-Paul Sartre. Prendre une décision et agir, c'est se jeter dans l'action. Pour Sartre dans *L'existentialisme est un humanisme*, le choix est l'acte par lequel l'homme est libre et choisir est un acte que l'on ne peut éviter. Même ne pas choisir, c'est toujours faire un choix. Du fait de sa liberté, l'homme doit faire des choix, ce qui est toujours un déchirement puisqu'il doit sortir de façon violente de sa passivité initiale pour se confronter à la réalité. Selon Sartre il n'existe pas de choix totalement bon. L'homme, pour devenir libre, doit agir et donc faire des choix qui ne se font jamais sans douleur. Il est impossible de rester les mains dans les poches à regarder le monde tourner et croire qu'on reste en retrait. Même adopter cette position, c'est déjà agir, c'est déjà faire un choix, c'est déjà, d'une certaine manière, exercé sa liberté et donc mettre sa responsabilité en jeu.

En illustration à l'idée de choix toujours difficile en morale mais inévitable, on peut évoquer le cas d'une euthanasie où il faudrait choisir entre abroger les souffrances du malade, consentant ou non, selon qu'il soit conscient ou pas, ou le laisser en vie parce que l'espoir de guérison existe toujours, bien que sa souffrance actuelle soit bien réelle. Le choix est dans ce cas un déchirement, ce déchirement fait écho à cette sensation d'angoisse qui est, pour Sartre, au cœur de notre existence. Cette sensation est liée de manière essentielle au choix pour l'individu. Le choix est toujours difficile, mais il faut s'engager dans l'action pour éprouver en actes notre liberté qui, nécessairement, ne peut exister hors du monde, de façon potentielle.

2.9. Hans Jonas

Dans *Le principe responsabilité*, à la fin du 20^{ème} Siècle Hans Jonas, un philosophe allemand, théorise un argument qui a été beaucoup repris après lui, il s'agit de l'argument dit « des générations futures ». L'influence de ce philosophe dans la pensée éthique contemporaine est indéniable, qu'on aille contre lui ou dans son sens. Les notions de principe de précaution et de développement durable sont des échos, des conséquences des idées de Jonas. Tous nos choix présents en éthique et en bioéthique doivent pour lui trouver une justification morale vis à vis du futur. Non seulement nous avons une responsabilité présente mais aussi une responsabilité pour les générations à venir. Il n'est, selon Jonas, pas raisonnable de vivre dans le présent perpétuel et le consumérisme. Nous sommes actuellement dans une situation d'urgence où la

responsabilité à l'égard de nos enfants est devenue capitale. Pour Jonas, l'éthique de notre temps doit aussi se conjuguer au futur. Le nucléaire par exemple est une énergie qui pose problème puisque l'espèce humaine va laisser à ses enfants et ses petits-enfants des déchets toxiques enterrés.

Jonas présente une vision globale de l'héritage terrestre que l'humanité doit laisser aux générations à venir. Il a ainsi une forte influence dans ce qu'on appelle une éthique environnementale.

2.10. Jürgen Habermas

Dans *De l'éthique de la discussion*, Jürgen Habermas théorise l'éthique communicationnelle qui est notamment à l'origine de l'existence des comités d'éthique. Par le dialogue et la discussion, il est possible, selon Habermas, de trouver la rationalité. Les arguments les plus forts, les plus rationnels sortent, pour lui, toujours vainqueurs dans un dialogue éclairé où les individus sont désintéressés et le plus sincère possible. Habermas s'est intéressé au début de sa carrière à l'étude du langage et à partir de ses premières recherches, il est remonté jusqu'à la discussion et la présence, le surgissement, de la raison au travers de la discussion. Pour lui, le langage est un outil exploitable de la raison humaine dont en réalité il est le révélateur de l'existence. Philosophe du langage, Habermas a étendu le champs de sa réflexion pour parvenir à la conclusion suivante : malgré les mauvaises utilisations du langage (possibilité du mensonge, de ne renvoyer à rien de concret, de faire naître des paradoxes) il peut être le moyen d'expression de la raison. Les discussions dans les services médicaux des hôpitaux autour d'un cas qui nécessite une prise de décision à caractère éthique trouvent par exemple leur justification théorique et une légitimité nouvelle grâce au travail de Habermas.

Maintenant que les différents concepts et différentes appréhensions des problèmes éthiques ont été évoqué, il est possible de se pencher sur les nouvelles interrogations, les problèmes originaux qui surgissent à l'époque contemporaine où la technique et la science nous ouvrent des possibilités d'actions inédites et parfois vertigineuses.

3. Quelques problèmes contemporains

L'évolution de l'homme, de la pensée humaine, de la science et de son corollaire maintenant inséparable d'elle, la technique amène l'humanité à affronter de nouveaux problèmes. Il s'agit ici de mettre à jour ces modifications d'ordre philosophique. Comme la philosophie, nous l'avons dit, n'est pas à même, à l'inverse d'un discours religieux, d'offrir des réponses, ni de justifications métaphysiques à l'action humaine, il convient d'éclaircir un peu le champ de l'éthique dans son rapport avec la science.

3.1. Penser l'homme avec l'évolution

Le premier des problèmes est celui du statut de l'homme après la découverte de Lamarck et Darwin, la théorie de l'évolution. Au point de vue de l'humanité et de son regard sur elle-même, cette découverte scientifique, au même titre que la découverte de l'inconscient par Freud, est capitale.

En posant l'idée du caractère processuel de la nature, la théorie de l'évolution a, tout simplement, fait chuter l'homme de son piédestal. Entre les hommes et leur environnement, la différence n'est plus essentielle ni radicale. Il n'y a plus l'humanité d'un côté et le monde de l'autre, sur lequel l'homme n'aurait qu'une relation de propriétaire à propriété. Après la découverte de l'évolution, l'homme n'a plus la même légitimité à vouloir devenir comme maître et possesseur de la nature, selon les termes utilisés par Descartes au 17^{ème} siècle. Admettre l'idée de l'évolution, c'est réinterroger implicitement les monothéismes qui se fondent sur l'idée d'une création *ex nihilo* de l'homme, comme fils et image de Dieu. En supposant l'évolution, on admet la continuité entre les espèces et par-là même la possibilité d'un dépassement possible de l'espèce humaine.

Il existe alors deux positions principales tenables chez ceux qui acceptent la validité de cette découverte scientifique :

- 1- Celle qui fait de l'homme un être supérieur malgré tout. Parce qu'il a accès à autre chose que la réalité sensible, par exemple la sphère morale. L'homme est doué de raison et c'est ce qui le différencie radicalement des autres animaux. L'homme dépasse le simple ordre de la nature et a accès à un ordre supérieur. Cet ordre supérieur, il est possible également de l'appeler la culture, l'homme par la culture pouvant échapper à la nature, ou du moins, se l'approprier de manière symbolique.
- 2- Celle qui fait de l'espèce humaine, une espèce animale comme les autres avec des spécificités particulières. L'humanité est une espèce comme les autres mais en tant que nous sommes humains, nous avons certaines obligations vis-à-vis de nos semblables et de notre environnement. Nous devons notamment veiller à préserver notre espèce,

avec toutes ses spécificités et sa propre évolution. Même si c'est au prix du sacrifice d'une ou de plusieurs autres espèces animales. Il ne s'agit alors pas de sombrer dans une logique de loi du plus fort, l'homme, animal social, a évolué et cette évolution matérielle et spirituelle (culture, art, démocratie) doit profiter à tous les individus de l'espèce. L'homme agit ainsi selon la loi de la nature bien qu'il soit apparemment le seul à posséder une conscience développée.

Ces deux thèses supposent que la théorie de l'évolution est valide, ce qui n'est pas le cas de la thèse non philosophique des fixistes. Les fixistes n'acceptent pas la vérité scientifique au nom de raisons religieuses. La nature est pour eux figée et l'homme est la créature suprême, ultime accomplissement du processus naturel. Ces croyants radicaux sont une minorité mais leur existence met en lumière la résistance, au sein de l'humanité, à l'idée que l'homme ne soit pas au centre de l'univers. En Europe, on ne mesure pas encore pleinement l'importance de la thèse de l'évolution - dans le domaine des idées et dans notre perception du monde -, alors qu'aux Etats-Unis notamment, les débats font rage dans les universités entre partisans de l'évolution et certains fixistes qui, à moins de renier leurs convictions religieuses pensent-ils, ne peuvent pas admettre par cohérence l'appartenance de l'homme à la nature autrement que comme finalité et aboutissement de la Création. Au Texas, dans certaines universités, lorsqu'un scientifique vient faire un exposé sur l'évolutionnisme, certains lobbies religieux ont obligé à ce que soit tenu ensuite un cours par un fixiste expliquant la vérité révélée sur l'origine de l'homme. Illustration extrême des interrogations que suscite l'évolution pour les êtres humains.

Depuis quelque temps, une nouvelle théorie d'inspiration chrétienne et créationniste (l'univers a un créateur) est apparue, celle de l'Intelligent Design. Des facultés américaines comme au Kansas l'enseignent comme une théorie scientifique objectivement fiable (voir le site <http://www.intelligentdesignnetwork.org>). Il s'agit de la théorie d'un plan intelligent, donc spirituel, derrière l'évolution. Certains éléments de l'univers et des entités vivantes porteraient en eux les caractéristiques ayant pour origine une cause ou un agent intelligent qui serait soit Dieu soit une force vitale extraterrestre. Les défenseurs de l'Intelligent Design tentent de découvrir dans la nature les preuves de ce plan intelligent. Le problème est que cette théorie va à l'encontre des théories scientifiques de l'évolution en supposant une intelligence supérieure d'essence divine qui aurait orienté l'évolution pour, finalement, faire de l'homme l'aboutissement final de l'évolution naturelle. L'idée d'Intelligent Design n'est qu'une tentative d'accorder les récentes découvertes scientifiques avec la religion chrétienne

monothéiste dans un discours qui se revendique comme scientifique. Mais ne donnant aucun gage de scientificité, - cette théorie est notamment invérifiable selon un processus scientifique - l'idée de plan intelligent de l'univers est rejetée par la communauté scientifique internationale et est une hypothèse métaphysique, par ailleurs très lourde à accepter. Elle suppose en effet des postulats chrétiens évidents : l'homme est la création ultime, l'esprit crée la matière, une entité spirituelle ordonne l'univers. La théorie de l'Intelligent Design est en fait une nouvelle étape de la réflexion chrétienne créationniste pour tourner en sa faveur l'idée de l'évolution.

Cette question de l'évolution est un arrière-plan à la pensée éthique, d'une réflexion sur la morale humaine parce qu'elle répond à une question essentielle, à savoir l'origine et l'essence de l'homme.

3.2. L'utilitarisme et le relativisme

Face à un champ de l'éthique vaste et qui s'est étendu avec la mondialisation notamment, la question qui se pose et se posera toujours est : Comment agir ? Même s'il est extrêmement décevant d'un point de vue de la morale occidentale, l'utilitarisme a le mérite d'être une morale planétaire acceptable, il semble en effet avoir le plus de poids pour être applicable universellement. L'humanité n'a pas besoin d'un soutien d'ordre suprasensible fort comme un dieu créateur ou d'une multitude de divinités pour agir de manière moralement acceptable, et c'est ce qui fait de nos jours la force de l'utilitarisme.

Mais l'utilitarisme n'est-il qu'une forme de relativisme ? Le relativisme est un mouvement de pensée pour lequel la vérité dépend uniquement du point de vue de l'individu, d'une société ou d'une culture. Il n'y a pas d'absolu, simplement des cas particuliers. Nous l'avons vu, l'utilitarisme n'est nullement un relativisme, ce serait tombé dans une vision réductrice des choses. Dans sa forme classique, il suppose, en effet, l'idée d'une nature humaine bonne et l'idée d'une maximisation des biens au sein d'une société démocratique. Il s'oppose, sans nier cependant l'importance de l'éthique, à la morale kantienne dans la mesure où cette dernière énonce des impératifs catégoriques infranchissables.

Le relativisme est, quant à lui, considéré comme la forme post-moderne de l'éthique, et presque sa négation dans la mesure où dans l'idée relativiste commune il y a autant d'éthiques que d'individus, quel que soit leur degré d'intelligence, d'ouverture sur le monde ou leur position sociale et que, au point de vue des groupes d'individus, chaque société possède sa propre éthique légitime moralement. Il entraîne finalement une tolérance totale qui peut amener à la fin de toute possibilité de vie en société démocratique. Il peut être considéré

comme la négation de la pensée en ce qu'il permet à tous de justifier n'importe quel acte. Apparaît alors l'idée que des règles éthiques doivent exister pour empêcher de tomber dans ce travers. L'utilitarisme en fournit - une action est bonne si elle profite au plus grand nombre-, de même que l'éthique kantienne - les impératifs catégoriques- et toute l'éthique consiste à les trouver, à les mettre à jour par la réflexion (exercice souvent lent de maturation des idées) et l'utilisation de concepts.

3.3. Préserver l'environnement

L'homme est-il un être qui avant tout doit préserver son espèce ou bien a-t-il aussi un devoir de préserver la planète ? Vouloir préserver l'environnement à tout prix a-t-il un sens, si ce n'est pas pour sauver l'espèce humaine ? L'homme peut ou doit-il tenir le rôle similaire à celui de gardien de musée ? Les questions suscitées par le progrès technologique et l'accroissement de la productivité marchande amènent à s'interroger sur le problème de l'environnement. Problème inédit dans l'histoire de l'humanité dans la mesure où l'homme a toujours considéré la nature et l'environnement comme des sources de richesse inépuisables et éternelles. Jusqu'alors, il ne s'était jamais posé la question de la survie de son environnement parce qu'il n'avait aucune prise réelle sur lui. Aujourd'hui le problème écologique entre dans le champ politique et dans le champ économique. Et il pose des questions éthiques importantes à partir du moment où l'homme est lui-même menacé par les progrès qu'il a créés. Toutefois, il convient de souligner l'importance actuelle de la dégradation de l'environnement et d'étudier quels sont nos moyens d'agir pour empêcher la destruction du monde dans lequel nous vivons. Sans emphase (discours religieux ou d'une nature toute puissante), sans tomber dans l'idéologie (tant capitaliste qu'environnementale), pour simplement agir de manière lucide, libre et ayant conscience de la conséquence de ses actes.

4. Conclusion

Pour conclure, il est essentiel de mesurer l'importance de l'argumentation et du choix en éthique comme en bioéthique, c'est cela que nous apprend la philosophie. Les individus sont amenés à faire des choix d'ordre éthique, individuellement ou professionnellement. Il faut être capable d'expliquer ses raisons d'agir, explications qui ne peuvent se réduire à de simples raisons d'ordre affectives. Il peut même se faire que les individus aillent contre les lois, contre le droit en vigueur, mais ils doivent toujours être capables de se justifier de manière rationnelle. D'où l'importance d'un choix délibéré, argumenté et clairement formulé.

Bibliographie :

Aristote, 1990. *Ethique à Nicomaque*, trad. par Tricot J. Paris, Vrin, 539 p.

Les Cyniques Grecs, 2002. *Fragments et témoignages*, trad. par Paquet J. Paris, Le Livre de Poche : 98-99.

Epicure, 2002. *Lettres et Maximes*, trad. par Conche M. Paris, PUF, collection Epiméthée : 216-269.

Habermas J., 1999. *De l'éthique de la discussion*, trad. par Hunyadi M. Paris, Champs Flammarion., 199 p.

Jonas H., 2001. *Le principe responsabilité*, trad. par Greisch J. Paris, Champs Flammarion, 470 p.

Kant, 2003. *Critique de la raison pratique*, trad. par Fussler J.-P. Paris, GF Flammarion, 473 p.

Kant, 1996. *Fondements de la métaphysique des mœurs*, trad. par Delbos V. Paris, Delagrave, 210 p.

Levinas E., 1996. *Ethique et Infini*. Paris, Le Livre de Poche, 121 p.

Marc-Aurèle, 1992. *Pensées pour moi-même suivies du Manuel d'Epictète*, trad. par Meunier M. Paris, GF Flammarion, 222 p.

Mill J.S., 1988. *L'utilitarisme*, trad. par Tannesse G. Paris, Champs Flammarion, 181 p.

Nietzsche F., 1996. *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. par Blanquis G. Paris, GF Flammarion : 63-65.

Nietzsche F., 1996. *Généalogie de la morale*, trad. par Blondel E. Paris, GF Flammarion, 278 p.

Platon, 1991. *Ménon*, trad. par Canto-Sperber M. Paris, GF Flammarion, 350 p.

Platon, 2002. *La République*, trad. par Leroux G. Paris, GF Flammarion, 801 p.

Sartre J.-P., 1996. *L'existentialisme est un humanisme*. Paris, Gallimard, collection Folio essais, 109 p.

Singer P., 1997. *Questions d'éthique pratique*, trad. par Marcuzzi M. Paris, Bayard Editions, 370 p.